



FEMME-SOMMEIL

Arlette Lafleche Crohem

Trois jours sur la lagune ...

Le premier jour

Marianne arriva par le train en provenance de Paris à la Gare Santa Lucia de Venise Mestre. Elle était attendue par Marcello, frère de son amie Cynthia qu'elle retrouverait le lendemain. Le jeune homme, devant s'absenter, lui offrait l'hospitalité de son habitation à Venise dont elle pouvait disposer pour quelques jours. Matinal, il patientait devant les marches en plongée sur le Grand Canal déjà aux prises avec des visiteurs aux mines fatiguées, empêtrés de sacs à dos et de matériel de camping. Les voyageurs pressaient contre leurs lèvres les dernières gouttes d'eau minérale, regards rivés sur les plans de la ville, tandis qu'émergeaient des sacs de couchage les visages miraculés des endormis. Marianne reconnut Marcello à sa jovialité proche de l'enfance. Tous deux échangèrent quelques mots sur le

voyage de la nuit, puis étourdis par le brouhaha des voix et le bourdonnement des bateaux, ils descendirent vers l'embarcadère balisé de malles d'autres continents.

Une moiteur voilait la ville dans la brume et la fièvre montait des eaux de la lagune. Sur le Grand Canal le vaporetto les mena cinq stations plus loin. Quittant le quai, ils parcoururent ruelles et ponts au cœur de la ville. Marianne s'étonnait des couleurs roses effritées des maisons surgies du vert sombre des canaux. Dès huit heures, à peine les bagages déposés dans la petite maison de Marcello, ils burent hâtivement un café et partirent pour San Marco. Marianne souhaitait seulement dormir mais elle s'inclina devant l'insistance de son hôte qui tenait à l'accompagner dans la découverte de la ville.

Le long des rives du Grand Canal, devant leurs regards altérés par la réverbération matinale, défilaient les somptueux Palais. La lumière blanche donnait un aspect plus sombre aux ornements bordés du noir de l'âge des pierres exhument de l'humidité. À peine Marianne admirait-elle la polychromie de la façade du Ca d'Oro que le bateau sillonnait déjà plus loin à vive allure... une voix rauque, monocorde, assourdie par les sirènes, égrenait l'histoire des palais, les éloignant dans l'ombre du passé. Seule la sensibilité de chacun discerna l'éblouissante architecture des portiques byzantins et des loggias gothiques. Marianne s'abandonna au rêve sous la cadence des vagues heurtant le bord des quais. Intimidé par la jeune femme, Marcello restait silencieux.

À San Marco, la belle définition des crêtes et la façade ajourée aux couleurs pastel du Palais des Doges stimulèrent Marianne. Pourtant elle ne put apprécier la miniaturisation et le raffinement de la Basilique, mosaïques et chaîne de coupes d'or effleurées par son regard brouillé... Dans ce monde déconcertant du présent et du passé étrangement confondus, un vertige d'éternité pénétrait l'âme. L'ancienne demeure de Vivaldi, et deux ruelles plus loin, deux siècles plus tard, sur un

mur de haute taille de l'ancien « Casino de Venise », la mémoire de Richard Wagner gravée en inscription latine sur une plaque de marbre. Aux abords des grilles s'empilaient des sacs de gravats.

Après la longue traversée de la ville, Marcello proposa à Marianne un repas, loin des lieux touristiques, dans une trattoria abritée sous les tonnelles fleuries d'un jardin. Marianne ne résista plus au sommeil et s'endormit sur un banc de pierre, succombant à la découverte de la beauté.

La petite maison de Marcello se trouvait à environ six ponts du Rialto, dans une ruelle légèrement en retrait du Grand Canal. Elle l'appelait « La maison aux insectes ». Durant la première nuit, munie d'une bombe insecticide de mousse blanche, elle s'acharna sur des araignées géantes agonisant dans leur dernière trace de toile. A l'intérieur de la chambre, une frayeur soudaine la saisit devant une grande masse noire éclatée sur fond rouge en applique sur un mur. L'affiche exposition d'une peinture de Kandinsky échappa de justesse au jet de mousse. Asperger les insectes devint le rituel indispensable avant la nuit. Le lendemain, elle ne s'étonnait plus de tous ces animaux sacrés derrière les grands verres moisissés des vitrines de la Mercerie, icônes brillantes devenues bijoux précieux, bagues araignées, colliers scorpions, médaillons, boucles d'oreille des insectes de la nuit...

Marianne était divorcée depuis quelques années et vivait seule avec son fils. Si la mère était heureuse, la femme ressentait une troublante et douloureuse sensation d'échec affectif. Durant le voyage, des pans de vie avaient surgi, ravivant ses belles audaces mais aussi ses déceptions de femme. Revenaient à sa mémoire des rêves confondant dans la même silhouette, la première passion, l'amour fou et la perte d'amour. L'homme apparaissait marqué, déformé, soumis au déclin qu'il provoquait lui-même. Au réveil, elle se surprenait toujours de son indifférence à l'égard de l'homme et de l'autre, l'épouse, celle de tous les

poèmes

mails,

lettres,

Echanges de...

droits, vigie armée de griffes, complice de la pérennité du passé. Elle respirait, enfin, victorieuse des combats antérieurs.

Dans ses rêves éveillés, l'homme émergeait, auréolé de la magnificence amoureuse. C'était l'homme fantasmé, épargné par les départs prématurés, par l'inachevé. Elle s'identifiait dans ces moments à la femme photographiée de « La Jetée » de Chris Marker, qu'un homme recherche dans sa mémoire décimée par les tortionnaires de la dernière guerre. Le visage de la femme contrastait avec « les vagues du temps qui se soulèvent, leur temps qui se construit simplement autour d'eux avec pour seul repère le goût du moment qu'ils vivent » ... D'étranges résonances oniriques de cordes et de flûtes accompagnaient leur amour dans un jardin, puis dans un musée de la préhistoire, « peut-être celui de "la" mémoire ».

Les portes de l'art ouvertes avec audace s'étaient refermées brutalement, soumises à une construction trop fragile. Des profondeurs émergeait toujours l'irréparable perte affective de l'origine... l'enfance des hivers froids de la guerre, des nuits dans les caves... les meurtrissures de l'école aux règles cinglantes, les retours à la maison de la monotonie où toute espièglerie signifiait le péché... l'adolescence survenue abrupte, obscure, livrée à une construction sans architecture définie, sans maître... Une impossible vision du futur avait hypothéqué sa jeunesse. En butte aux puritains, Marianne avait taillé durement sa vie et conçu une rêverie musicale du monde : les mots lui sauvaient la vie. Devenue femme, sans protection aucune de son corps, dans l'incertitude du sang menstruel, Marianne prit part à la libération féministe. Sa réconciliation s'exprima peu à peu dans les désirs révélés. Quelquefois la sève mortelle remontait en elle et brouillait les éléments naturels. Confrontée à cet étrange malaise, engourdissement de l'âme, Marianne n'était pas prête à l'émerveillement. Le soir, elle choisit une musique qu'elle avait apportée, « Blue in Green ». La trompette de Miles Davis aux nuances mélancoliques

et le piano cristallin de Bill Evans éloignèrent doucement les sensations pénibles du marathon. Marianne prit son journal.

« Venise... je voudrais te connaître un jour de printemps. Surtout pas dans cette pesanteur, et si vite... Ton histoire est bien trop lourde pour moi... »

« Ton Palais des Doges, à lui seul, me donne le frisson, similaire à celui que me provoquaient, enfant dans la bibliothèque de mes parents, les illustrations de « La Divine Comédie ». Je gravis, toute petite ce matin, ton Escalier d'Or, je regarde tes murs ornés de fresques... Aspirée, je pénètre toutes tes salles successives et demeure longtemps assise dans la Salle du Sénat près d'une grande cheminée de marbre, sous les volutes d'or qui cernent les grandes scènes mythologiques du Tintoret... Jusqu'où irai-je? Tes exhortations à prendre le temps me calmeront-elles? Parvenue à la salle du Scrutin ou à celle du Grand Conseil, je ne sais plus, je suis troublée par le "Jugement universel" de Jacopo Palma Le Jeune et, décidée à ne pas me laisser impressionner, j'opère une échappée... Enfin, j'aperçois la porte à franchir pour se rendre sur le Pont des Soupirs, plaintes des prisonniers enchaînés par les tribunaux de la République pour être jetés dans les prisons profondes... Elle est close maintenant. »

« Pourtant, bien que mon corps soit très las, je me sens bien dans tes quartiers loin du centre, sur tes places construites dans l'orientation du soleil, avec leurs puits, leurs églises, leurs trattorias, et leurs murs dénudés du plâtre décollé par pans entiers livrant la brique à l'humidité vaporeuse des canaux. Certaines ont des puits éternellement clos et des églises trop chargées d'histoire.

« Je me sens bien dans tes quartiers loin du centre, les Vénitiens sont présents, les enfants courent autour des margelles des puits et jouent à cache-cache sous le portique des arcades, les femmes sont actives, parleuses, criuses, paniers en main, la robe souvent fleurie de couleurs passées... »

poèmes

mails,

lettres,

Echanges de...

« Tu aimes surtout ceux qui viennent doucement, tendrement, de si loin, vers toi, pour se mirer dans tes eaux qui coulent soyeuses, silencieuses, à travers les roseraies et floraisons suspendues à tes balcons. Tu nous abandonnes, passagers d'un jour, d'une nuit, à tous les fantasmes... »

Marianne éprouva une certaine tranquillité et, disponible pour la nuit, referma son journal puis s'endormit.

Le deuxième jour

Sous un soleil très chaud Marianne, sortie de la torpeur ombragée de la première journée, retrouva avec plaisir Cynthia. Celle-ci était accompagnée de deux Vénitiens de trente ans, Marco et Roberto. Ce dernier attira aussitôt l'attention de Marianne. « Il a le regard de l'horizon » pensa-t-elle. Bel homme au visage fin et concentré, au menton bien dessiné, rien ne semblait échapper à ses yeux noirs. Entre les arcades, deux légères rides verticales soulignaient une maturité étonnante qui contrastait avec la jeunesse de son visage. Architecte, il leur proposa la découverte de lieux moins connus, peu explorés des touristes campés à San Marco et au Rialto.

Devant le marbre rose et blanc de la Chiesa dei Miracoli aux bas-reliefs longtemps cachés au visiteur, Marianne dissimula son trouble à cet homme qui provoquait son désir. Complice de cet enivrement, la ville s'ouvrit enfin à elle. Marianne redevint curieuse et contempla silencieusement les sculptures et les vitraux. Cynthia et Marco suivaient, attentifs à leur séduction nouvelle... Amants depuis peu, leur spontanéité éclatait, légère dans la lourdeur de l'été. Cependant une évidente connivence tissée dans l'humour et l'allusion intime rapprochait Cynthia et Roberto, révélant à Marianne leur connaissance antérieure.

Roberto les entraîna dans l'histoire de Venise, confirmant le charme

et la séduction que la ville opérait toujours sur lui. Il espérait partager ces émotions avec Marianne. Dès l'abord, il avait ressenti un attrait immédiat pour la jeune femme à la silhouette souple. Au fil de l'après-midi, chacun apprécia plus encore la compagnie de l'autre. Sous le charme, ils s'accordaient néanmoins des sursis lorsque la beauté illustre prenait le pas sur leurs émois et se posait en intermède nécessaire.

Sous les voûtes, au cœur des canaux intérieurs, la maison familiale de Cynthia les attendait. Après la grande chaleur du dehors, la tiédeur des murs les saisit par surprise. Un escalier au tapis fauve et à la rampe de cuivre poli menait vers une loggia aux niches de chêne ornées de grands vases byzantins. Entre les portes, des miroirs amplifiaient et simulaient un espace sans limite. Marianne croisa le regard brillant de Roberto, répété à l'infini dans la couleur cuivrée des glaces en demi-teinte. A l'intérieur de l'ancienne demeure, leur désir, un temps retenu par le monde extérieur, donna prise au vertige.

Cynthia, étrangement nerveuse depuis son entrée dans la maison, abandonna Marco dans une torpeur de fin d'après-midi. Elle ouvrit en enfilade les portes des chambres aux volets clos d'où s'échappèrent des exhalaisons confinées de musc et de tabac, mêlées à la moisissure de tapisseries anciennes. Marianne entr'aperçut dans la pénombre des lits défaits et des vêtements épars sur les tapis. De cette langueur inattendue au creux des grands lits, jaillirent des visions voluptueuses de formes allongées. Elle éprouva une chaleur enivrante et n'osa se tourner, son corps contracté en une myriade de pulsations. Roberto l'observait en silence. Ils restèrent longtemps immobiles. Puis leurs corps se frôlèrent, ardents, prêts à toutes les audaces ; leurs mains pourtant impatientes se dérobaient et glissaient d'un même geste appuyé et fluide sur le contour des lampes bleutées.

Cynthia, figée dans l'embrasement de la porte, avait surpris leurs jeux

poèmes

mails,

lettres,

Echanges de...

de séduction. Elle voulut fuir l'univers des chambres et ouvrit précipitamment le double vantail du grand salon Louis XIII. Les fenêtres aux tentures de velours safran retenaient la senteur des bûches calcinées dans la cheminée révélant des présences récentes. Un miroir à trois facettes, tel un grand paravent, multipliait distances et illusions tamisées par la faible luminosité de lampes aux abat-jour sophistiqués. Prise par les glaces, Marianne fut à nouveau traversée par l'éclair du regard de Roberto. Elle aperçut, dans la facette de gauche, la silhouette de Cynthia noyée dans la profondeur du reflet, qui s'approcha de Roberto et lui murmura quelques mots. Elle entendit Roberto répondre « Tu sais bien que les choses ont changé... ». Puis il sortit de son champ de vision pour la rejoindre près de la cheminée. Marianne, déroutée par le comportement inattendu de Cynthia, en éprouva un sentiment de culpabilité. Absorbée jusqu'alors par sa rencontre avec Roberto, elle n'avait prêté qu'une attention discrète au couple formé par Cynthia et Marco, tous deux enthousiastes durant l'après-midi. Marianne voulut se tourner vers Cynthia mais Roberto la retint par le bras.

A l'arrivée de Marco dans le salon, Cynthia sembla se ressaisir. Sans doute ne voulait-elle pas qu'il prenne ombrage de ses incertitudes. Son hospitalité reprenant les usages, elle leur offrit un vin blanc bien frais et leur passa un disque, l'ouverture de « Don Giovanni ». . . La maison et son mystère furent amplifiés par le caractère dramatique et énigmatique de l'œuvre.

En début de soirée, Cynthia, toujours fébrile, dans un élan imprévu les entraîna sur la terrasse. Eblouie par l'étincellement de la ville qui se déployait dans la mer, Marianne oublia les ombrages et contempla l'univers de la lagune. Roberto retrouvant la lumière se plaça aux côtés de la jeune femme.

Suspendus aux balcons forgés donnant sur les canaux intérieurs, des fleuraisons de lauriers et de lierre se balançaient mêlées à des

mobiles dorés d'étoiles de mer et de demi-lunes. Entre les toits de tuiles rouges et les terrasses blanches subtilement encastrés, émergeait une belle futaie de clochers dominés par le Campanile. Le soleil plombait la lagune de rayures fauve et pourpre. La lumière saisit à l'improviste les visages sortis de l'ombre, enfin clarifiés.

Marco, attentif, enveloppa Cynthia de son bras et, tout en lissant sa longue chevelure, l'invita à une promenade dans la ville. Cynthia, accablée de l'emprise de Roberto, se laissa guider vers la maison. Marianne et Roberto furent étonnés de se retrouver soudainement face à face. Silhouettes cambrées, corps en appui contre le muret de tuiles, leurs regards convoitèrent chaque trait de leurs visages longtemps dissimulés. Leurs paupières lourdes s'inclinèrent sous le poids du désir. Roberto entoura délicatement le visage de Marianne et, libérant l'une de ses mains, dessina longuement le contour de ses lèvres. Ils éprouvèrent leurs corps dans l'étreinte et s'écartèrent pour s'assurer du réel de leurs sens. Plus tard, lorsque la nuit tomba sur la terrasse, ils entrèrent dans la chambre la plus éloignée du salon. Les bruits de la ville s'estompaient derrière de lourdes tentures ocre, à demi tirées. Attisés par l'attente, leurs corps s'entremêlèrent dans la pénombre veloutée du soir.

Dans la nuit, les appels insistants de Cynthia les contraignirent à relâcher leur étreinte. Inquiet, Roberto proposa à Marianne de se rendre dans le salon. Celle-ci décontenancée, envahie à nouveau par un sentiment de culpabilité, le laissa partir. La chambre des amants lui devint étrangère, lourde d'un malaise qui ne lui appartenait pas. L'invitée devenue intruse et l'hôtesse bourreau, Marianne éprouva le désir de fuir, certaine qu'elle ne pouvait vivre l'amour dans l'enceinte de l'autre femme.

Cynthia, aveuglée par la violence de ses sentiments devant un dénouement qui lui échappait, oublia la présence de Marco qui tentait en vain de la calmer. Blessé par la trop vive réaction de son amante, Marco

poèmes

mails,

lettres,

Echanges de...

réprima un flux brutal de jalousie. Contenant cette morsure qu'il connaissait déjà, il attendit dans le salon, puis se dirigea vers la bibliothèque avant de partir à sa recherche. Il la trouva pleurant dans la loggia. La jeune femme, rassurée de le voir auprès d'elle, accepta de l'écouter. « Cette histoire ne nous regarde pas, ni toi ni moi » lui dit-il. Cynthia timidement prit la main offerte par Marco et, se blottissant contre lui, le suivit jusqu'au salon.

Un filet de lumière bleutée brilla jusqu'à l'aube.

Le troisième jour

Marianne venait de quitter Roberto. Il l'avait accompagnée à la gare où elle prenait le train du soir. Il ne souhaitait pas ce départ prématuré mais il n'osait insister. Qu'est-ce qui hâtait tant son départ ? Retrouver son fils qui l'attendait à Paris ? Était-elle contrariée par les tourments de Cynthia ? Au matin pourtant, Cynthia s'était reprise et semblait moins désespérée. Sa relation avec Marco pouvait s'épanouir, ce dernier n'avait-il pas accepté la patience ?

Roberto ne se résolvait pas à quitter la gare. Il descendit les marches vers la lagune, puis reprenant sa respiration, les remonta aussitôt.

Demeure de chair toujours mouvante, ensorcelée par le flux sensuel qui coulait encore en elle, enveloppée par la hardiesse de Roberto, portée par l'ardeur de son corps, Marianne fut persuadée qu'il la regrettait déjà... Alanguie, elle pensait à leur périple du matin.

« Le vaporetto nous transborde tous deux sur le quai de la Salute, nous longeons des ruelles sous les arcades de grappes de glycine enivrante ; sur cette rive, la vie et la mort se tiennent par la main : instant d'éternité au Palais Venier dei Leoni. Roberto me tient par le bras comme s'il avait peur que je m'échappe. Dans un jardin de chênes verts et de cyprès, la demeure inachevée soutenue par des colonnes blanches,

éclatantes, contraste avec les couleurs cuivrées, pourpres et noires des murs de Venise. Nous sommes assis, aimantés l'un par l'autre, l'Art bruisse autour de nous. L'Art est partout dans la demeure jadis habitée par la collectionneuse Peggy Guggenheim. Dans les salons, un sextuor à cordes pénètre les âmes, est-ce « La nuit transfigurée » ?... une inspiration étrange entraîne les êtres curieux de connaître le secret de la défunte... La chaîne s'essouffle dans la chambre autour du lit forgé par Calder. Les cordes se sont tues ! Nous regardons les touristes, ils se calment, vampires rassasiés, alors que les fantômes se manifestent dans des salons, plantes luxuriantes aux courbes féminines ondulantes, chevelures roulées en longues nattes d'algue rousse, cloquée, dentelée, coulant sur les robes rouge carmin. Couronnées des masques osseux du loup et de l'agneau, elles frémissent, observatrices du monde. Elles se tournent vers un vieillard pâle, demi nu dans une chemise de satin rose fané, médusé car une jeune femme à la longue chevelure noire le presse de très près. Les roches bordent la mer bleue nocturne qu'une brume opale enveloppe de nappes ondoyantes. Des contes de la nuit, les silhouettes fixent graves et dures, lasses des regards passants. L'« Antipope » de Max Ernst résiste. Les femmes forêts de Paul Delvaux demeurent de glace, indifférentes. Sur la terrasse, dans la pleine lumière de midi, les sculptures courbes sensuelles, nous appellent doucement et nous guident vers l'eau sombre du Grand Canal. De longues perches aux lanternes éteintes balancent légères au gré du vent... Nous attendons le vaporetto... Roberto serre mon bras très fort, à en faire craquer les os... lui si calme auparavant ! »

Quittant son journal, elle lui écrit sa première lettre :

« Roberto, mon corps est brûlant de toi, je le palpe, il est dur, encore prêt pour l'amour. Tu es le feu, tu imprimes ta chaleur au plus loin de moi, je te caresse enfin... sentir que je vis. Je peux étendre mes mains, me promener sur toi, te toucher, tu excites mes sens. Mes parfums

poèmes

mails,

lettres,

Echanges de...

sentent le désir de toi... La forêt est partout, vibrante de souffle, tu me portes au haut de cet arbre dont l'écorce blesse mon ventre à le frotter si fort. Le ciel est la futaie. Je rêve de respirer encore ces parfums insensés où ton feu devient braise. Peut-être un jour, une nuit, connaîtrai-je à nouveau, les sortilèges de nos voluptés ».

Elle entendit le signal du départ. De la fenêtre du train, tournant une dernière fois son regard vers la lagune, elle tressaillit soudain. Ne vit-elle pas courir le long du quai, une belle silhouette confondue de chair et de pierre...

Mars 2003





Cadavres exquis (suite de la dernière revue)
Laurent Bieber et Dominique

Écrire pour ne pas t'oublier

(L)

*Sur la rivière de l'oubli
Une ombre diaphane et vaporeu-
se*

(D)

*L'ombre d'un souvenir
sur mon horizon
Ton ombre sans ombrage*

*Du cristal de roche
avec éclat
Calque blanc sur le
bord de l'eau
Plaque de glace sur
l'onde
Pensée nappée d'envie*

*La vie s'écoule
sur la rivière de l'oubli*

*Venise nue sauvage inconnue
Femme des eaux ta tunique verte Lagune
S'étend satin ridé moulant tes jambes fines
Se répand satin froissé couleur de prune
Reine au jus sucré ta saveur dans leur bouche
S'éternise quand sur les marches ils se couchent
Que sur leurs lèvres joue ta langue saline
Et que de faux carrosses leur passent dessus
Traîneaux de plumes tirés par des nains bossus
Joyeux seigneurs tu les prends dans les plis moussus
De tes voiles se grisant à tes mèches rousses
Et tu les noies de tes baisers
D'infante ingénue*

(L)

*Des larmes coulées dans le lit
de l'absence*

(D)

*Des fosses creusées par
le sillon du regret*

*La brume gagnée sur
un lointain évoqué*

*Chagrins dociles à
peine esquissés*

*Emergés de rêves
éveillés*

*Plaques de solitude
à la dérive*

*La vie s'écoule
sur la rivière de
l'oubli*

Venise nue promesse tant tenue

*Tu chantes au clapotis
des barques qu'ils poussent*

Franchissant les portes lacustres aux veines

*Roses de tes palais Leur regard plongé
En toi et leur jeune beauté t'appartiennent*

Femme des eaux Mime au visage blanc Naine

Couverte de bijoux Tes grimes les fascinent

Couverte de lampes bues tu les reprends

A ce qu'ils croient être leur force d'amants

Et tu les lèches de tes langueurs marines

Dépossédés ils n'ont pas bougé

Conquérante disparue

(L)

*Venise vernissée d'attente
Veines ternies bornes
englouties*

(D)

*Cernes teintés de
nostalgie
Masque sur
le visage de la
solitude*

*Venise nue passante inattendue
T'écrire pour ne pas t'avoir déjà perdue
Je suis une vivante errante solitaire
De tes eaux fiancée verte couleur de prune
Je me drape afin de mieux les ensorceler
Leurs chevaux maquillés de feu leur enfer
C'est moi qui les ai imaginés pour te plaire
Je suis l'histoire sous leur plume à l'affût
Et ruisselle sur toi le velours de mes lunes
Cramoisies Celles que tu as voulues
Tu enfantes arrogante ta beauté
Toute vieillesse est vaincue*

*La vie s'écoule
sur la rivière de
l'oubli*

(D) (L)

*Venise nue
attente éperdue
Ecrire sur tes eaux ce
qui n'a pas vécu
Faire glisser le long de tes jam-
bes fines
La douleur pesante des femmes des usines
Lagune reine au jus sucré Tu as vu
Les seigneurs saouls les amants divins Don Juan
Et tous ceux que les livres ont renommés
Tâcher ton satin vert de leurs lèvres de sang
Laisse-nous écrire enfin l'histoire oubliée
D'un peuple aux doigts usés
L'histoire des gens
Leur grandeur parera de
reflets argentés
Dans le sable recouvrant
les rues
La trace première de
tes pieds nus*

*Engloutie par le masque ta nudité
Dans une ville devenue invisible
La vie s'écoule sur la rivière de l'oubli
La vie s'écoule*

(L)

*La vie s'écoulait
sur la rivière de l'oubli
Casanova est mort
Don Juan est saoul
Et tous ceux que les livres ont encensés
La gueuse est reine et la reine est naine
Submergée par les douleurs accumulées
Frappée du sceau de l'absence immortelle
Venise s'habille du désir des miséreux
Venise fait fi des écluses et s'écoule
Lentement sous la lanterne du temps.*

Vendredi, 2 avril 2004
Samedi, 10 avril 2004